

Séquence 4 – Jeunes héros et héroïnes romanesques à l'épreuve du monde

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVIII^e siècle à nos jours

Problématique : Comment évolue le héros de roman, lorsqu'il est représenté mettant sa jeunesse à l'épreuve du monde ?

1) Groupement de textes : évolution de la représentation de jeunes héros dans l'histoire du roman

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

Victor Hugo, *Les Misérables*, Ve partie, livre I, chapitre XV, 1862, de « Le spectacle était épouvantable et charmant. » à « Cette petite grande âme venait de s'envoler. »

Emile Zola, *L'Assommoir*, chapitre V, 1877, de « Cependant, Nana, vers la fin de l'été, bouleversa la maison. » à « On trouvait ça joliment amusant. »

Lectures cursives en vue de la seconde partie de l'oral :

Textes

Anonyme, *Vie de Lazarrillo de Tormès*, 1554

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960

Histoire des arts

L'enfance dans les arts (notamment « Gavroche » dans *La Liberté guidant le peuple*)

Lecture cursive : *La Vie de Lazarillo de Tormès*

2/ Etude d'une œuvre intégrale : Personnages d'un roman polyphonique, Lignes de faille de Nancy Huston Edition de poche au choix des élèves (Actes Sud Babel ou J'ai lu)

Problématique : Un roman emblématique de l'évolution du genre romanesque, dont les choix d'écriture révèlent un projet original : à travers une construction narrative originale et les ressources de la polyphonie, montrer comment un personnage est déterminé par un héritage familial et historique et peut refléter les enjeux d'une société et d'une époque.

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral

- Texte 1 : incipit, jusqu'à « alors elle a ri » (p 15-19 édition Actes Sud Babel)
- Texte 2 : explicit, à partir de « Janek me fournit généreusement le silence dont j'ai besoin » (p 481-483 édition Actes Sud Babel)
- Texte 3 : partie « Sadie » de « Je traîne les pieds » à « je ne peux jamais oublier qu'il est là. » (p 260-263 édition Actes Sud Babel)

Activités menées en vue de la seconde partie de l'oral

Activités des élèves

Les élèves ont tenu un journal de leur lecture du roman, qu'ils sont autorisés à apporter lors de l'oral.

Proposition d'écriture d'invention sur le sujet suivant : Écrivez une première page de roman d'apprentissage contemporain mettant en scène un jeune personnage masculin ou féminin confronté à une épreuve (morale, sociale...). Vous rédigerez cette première page en jouant sur les attentes du lectorat.

Proposition de dissertation : Dans quelle mesure le roman et l'histoire peuvent-ils se mêler ?

Etudes d'ensemble en vue de la seconde partie de l'oral :

- la représentation de l'enfance
- le poids de l'histoire familiale et collective
- le rôle du lecteur ; un récit d'enquête

Lecture cursive : lecture intégrale obligatoire du roman.

Sortie culturelle : les élèves ont assisté à la représentation de l'adaptation théâtrale du roman *Les Demeurées*, de Jeanne Benameur, par Sylvie Pascaud.

Lectures personnelles :

Cependant, Nana, vers la fin de l'été, bouleversa la maison. Elle avait six ans, elle s'annonçait comme une vaurienne finie. Sa mère la menait chaque matin, pour ne pas la rencontrer toujours sous ses pieds, dans une petite pension de la rue Polonceau, chez mademoiselle Josse. Elle y attachait par derrière les robes de ses camarades ; elle emplissait de cendre la tabatière de la maîtresse, trouvait des inventions moins propres encore, qu'on ne pouvait pas raconter. Deux fois, mademoiselle Josse la mit à la porte, puis la reprit, pour ne pas perdre les six francs, chaque mois. Dès la sortie de la classe, Nana se vengeait d'avoir été enfermée, en faisant une vie d'enfer sous le porche et dans la cour, où les repasseuses, les oreilles cassées, lui disaient d'aller jouer. Elle retrouvait là Pauline, la fille des Boche, et le fils de l'ancienne patronne de Gervaise, Victor, un grand dadais de dix ans, qui adorait galopiner en compagnie des toutes petites filles. Madame Fauconnier, qui ne s'était pas fâchée avec les Coupeau, envoyait elle-même son fils. D'ailleurs, dans la maison, il y avait un pullulement extraordinaire de mioches, des volées d'enfants qui dégringolaient les quatre escaliers à toutes les heures du jour, et s'abattaient sur le pavé, comme des bandes de moineaux criards et pillards. Madame Gaudron, à elle seule, en lâchait neuf, des blonds, des bruns, mal peignés, mal mouchés, avec des culottes jusqu'aux yeux, des bas tombés sur les souliers, des vestes fendues, montrant leur peau blanche sous la crasse. Une autre femme, une porteuse de pain, au cinquième, en lâchait sept. Il en sortait des tapées de toutes les chambres. Et, dans ce grouillement de vermines aux museaux roses, débarbouillés chaque fois qu'il pleuvait, on en voyait de grands, l'air ficelle, de gros, ventrus déjà comme des hommes, de petits, petits, échappés du berceau, mal d'aplomb encore, tout bêtes, marchant à quatre pattes quand ils voulaient courir. Nana régnait sur ce tas de crapauds ; elle faisait sa mademoiselle jordonne avec des filles deux fois plus grandes qu'elle, et daignait seulement abandonner un peu de son pouvoir à Pauline et à Victor, des confidents intimes qui appuyaient ses volontés. Cette fichue gamine parlait sans cesse de jouer à la maman, déshabillait les plus petits pour les rhabiller, voulait visiter les autres partout, les tripotait, exerçait un despotisme fantasque de grande personne ayant du vice. C'était, sous sa conduite, des jeux à se faire gifler. La bande pataugeait dans les eaux de couleur de la teinturerie, sortait de là les jambes teintes en bleu ou en rouge, jusqu'aux genoux ; puis, elle s'envolait chez le serrurier, où elle chipait des clous et de la limaille, et repartait pour aller s'abattre au milieu des copeaux du menuisier, des tas de copeaux énormes, amusants tout plein, dans lesquels on se roulait en montrant son derrière. La cour lui appartenait, retentissait du tapage des petits souliers se culbutant à la débandade, du cri perçant des voix qui s'enflaient chaque fois que la bande reprenait son vol. Certains jours même, la cour ne suffisait pas. Alors, la bande se jetait dans les caves, remontait, grimpait le long d'un escalier, enfilait un corridor, redescendait, reprenait un escalier, suivait un autre corridor, et cela sans se lasser, pendant des heures, gueulant toujours, ébranlant la maison géante d'un galop de bêtes nuisibles lâchées au fond de tous les coins.

— Sont-ils indignes, ces crapules-là ! criait madame Boche. Vraiment, il faut que les gens aient bien peu de chose à faire, pour faire tant d'enfants... Et ça se plaint encore de n'avoir pas de pain !

Boche disait que les enfants poussaient sur la misère comme les champignons sur le fumier. La portière criait toute la journée, les menaçait de son balai. Elle finit par fermer la porte des caves, parce qu'elle apprit par Pauline, à laquelle elle allongea une paire de calottes, que Nana avait imaginé de jouer au médecin, là-bas, dans l'obscurité ; cette vicieuse donnait des remèdes aux autres, avec des bâtons.

Or, une après-midi, il y eut une scène affreuse. Ça devait arriver, d'ailleurs. Nana s'avisa d'un petit jeu bien drôle. Elle avait volé, devant la loge, un sabot à madame Boche. Elle l'attacha avec une ficelle, se mit à le traîner, comme une voiture. De son côté, Victor eut l'idée d'emplir le sabot de pelures de pomme. Alors, un cortège s'organisa. Nana marchait la première, tirant le sabot. Pauline et Victor s'avançaient à sa droite et à sa gauche. Puis, toute la flopée des mioches suivait en ordre, les grands d'abord, les petits ensuite, se bousculant ; un bébé en jupe, haut comme une botte, portant sur l'oreille un bourrelet défoncé, venait le dernier. Et le cortège chantait quelque chose de triste, des oh ! et des ah ! Nana avait dit qu'on allait jouer à l'enterrement ; les pelures de pomme, c'était le mort. Quand on eut fait le tour de la cour, on recommença. On trouvait ça joliment amusant.

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie.

Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi: tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguier. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coups, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant :

– Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyr commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris, et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova¹, je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne, à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc.

Le plus triste était que je n'arrivais pas à l'impressionner. J'avais à peine fini les escargots qu'elle m'annonçait négligemment :

– Janek a mangé dix araignées pour moi et il s'est arrêté seulement parce que maman nous a appelés pour le thé.

Je frémis. Pendant que j'avais le dos tourné, elle me trompait avec mon meilleur ami. Mais j'avalai cela aussi. Je commençais à avoir l'habitude.

– Je peux t'embrasser ?

– Oui. Mais ne me mouille pas la joue, je n'aime pas ça.

Je l'embrassai, en essayant de ne pas mouiller la joue. Nous étions agenouillés derrière les orties et je l'embrassai encore et encore. Elle faisait tourner distraitemment le cerceau autour de son doigt. L'histoire de ma vie.

– Ça fait combien de fois ?

– Quatre-vingt-sept. Est-ce que je peux aller jusqu'à mille ?

– C'est combien, mille ?

– Je ne sais pas. Est-ce que je peux t'embrasser sur l'épaule aussi ?

– Oui.

Je l'embrassai sur l'épaule aussi. Mais ce n'était pas ça. Je sentais bien qu'il devait y avoir encore autre chose qui m'échappait, quelque chose d'essentiel. Mon cœur battait très fort et je l'embrassai sur le nez et sur les cheveux et dans le cou et quelque chose me manquait de plus en plus, je sentais que ce n'était pas assez, qu'il fallait aller plus loin, beaucoup plus loin et, finalement, éperdu d'amour et au comble de la frénésie érotique, je m'assis dans l'herbe et j'enlevai un de mes souliers en caoutchouc.

– Je vais le manger pour toi, si tu veux.

Si elle le voulait ! Ha ! Mais bien sûr qu'elle le voulait, voyons ! C'était une vraie petite femme.

Elle posa son cerceau par terre et s'assit sur ses talons. Je crus voir dans ses yeux une lueur d'estime. Je n'en demandais pas plus. Je pris mon canif et entamai le caoutchouc. Elle me regardait faire.

– Tu vas le manger cru ?

– Oui.

J'avalai un morceau, puis un autre. Sous son regard enfin admiratif, je me sentais devenir vraiment un homme. Et j'avais raison. Je venais de faire mon apprentissage. J'entamai le caoutchouc encore plus profondément, soufflant un peu, entre les bouchées, et je continuai ainsi un bon moment, jusqu'à ce qu'une sueur froide me montât au front. Je continuai même un peu au-delà, serrant les dents, luttant contre la nausée, ramassant toutes mes forces pour demeurer sur le terrain, comme il me fallut le faire tant de fois, depuis, dans mon métier d'homme.

Mais il faut que vous sachiez aussi, Monsieur, que malgré tout ce que cet aveugle gagnait et amassait, jamais je ne vis homme si avare et si misérable, à tel point qu'il me tuait de faim, sans rien me donner de ce qui m'était nécessaire. En vérité, si je n'avais pas, grâce à mon adresse et mes bonnes ruses, su me secourir, bien des fois je serais mort de faim. Mais, nonobstant tout son savoir et sa vigilance, je le contreminais de telle sorte que toujours, ou le plus souvent, j'attrapais la plus grosse et la meilleure part. À cette fin, je lui jouais des farces endiablées, dont je conteraï quelques-unes, quoique toutes ne tournèrent pas à mon avantage.

Il portait le pain et tout ce qu'il recueillait dans une besace de toile, dont l'entrée était fermée par un anneau de fer avec un cadenas et une clef, et lorsqu'il y mettait ou en retirait quoi que ce fût, il était si attentif et comptait si étroitement, que tout le pouvoir du monde n'eût pas suffi pour lui faire tort d'une miette. Moi, je prenais la misère qu'il me donnait et la dépêchais en moins de deux bouchées ; puis, quand il avait fermé le cadenas et perdu tout souci, pensant que j'étais occupé à autre chose, par un endroit de la couture, que d'un côté du sac souvent je décousais et recousais, je saignais l'avare fardeau, en tirant du pain, et sans me taxer, mais de fort bons morceaux, des tranches de lard et des saucisses. Ainsi je choisisais mon moment pour refaire, non pas, comme à la paume, la chasse, mais le diable de creux que le méchant aveugle me creusait.

Tout ce que je pouvais chiper et dérober, je le changeais en demi-liards, et quand on lui faisait dire quelque oraison et qu'on lui donnait quelques liards, comme il n'y voyait goutte, à peine avaient-ils fait mine de le payer que le liard se retrouvait dans ma bouche, et mon demi-liard tout prêt, de telle sorte qu'il avait beau s'empresse de tendre la main, mon troc ne lui faisait avoir que la moitié de son paiement. L'affreux aveugle s'en plaignait, car, au toucher il se rendait compte aussitôt que ce n'était pas un liard tout rond. « Que diable est cela ? » disait-il, « depuis que tu es avec moi, on ne me donne que des demi-liards, alors qu'auparavant on me payait le plus souvent d'un liard, ou d'un maravédis. C'est toi qui dois me porter la guigne. »

Quand nous mangions, il avait coutume de placer auprès de lui un petit pot de vin. Moi, d'abord, je le saisisais lestement, et, après lui avoir donné une couple de baisers silencieux, le remettais à sa place. Cela ne dura guère, car, en comptant ses gorgées, il reconnut le déchet, et dès lors, pour préserver son vin, ne lâchait plus le pot, mais le tenait ferme par l'anse. Inutilement : car onques pierre d'aimant n'attira le fer comme moi le vin avec une longue paille de seigle choisie à dessein, que j'introduisais dans la bouche du pot, aspirant le vin et le déposant en lieu sûr. Mais le traître était si rusé qu'il me sentit et dorénavant mit son pot entre ses jambes et le boucha avec la main, de sorte qu'il put boire en sécurité. Comme je m'étais fait au vin, j'enrageais pour en boire, et voyant que l'artifice de la paille ne me servait plus, je m'avisai de faire au fond du pot une petite fontaine ou pertuis fort étroit, que je fermai délicatement avec une très mince boulette de cire. À l'heure du repas, feignant d'avoir froid, je me glissais entre les jambes du pauvre aveugle pour me chauffer à son maigre feu : à la chaleur duquel la cire, qui était très menue, se fondant, la petite fontaine commençait à dégoutter dans ma bouche, que je tenais si bien que du diable s'il s'en perdait une seule goutte. Aussi, quand le pauvre voulait boire, il ne trouvait plus rien. Il s'étonnait, se maudissait, donnait au diable le pot et le vin, ne comprenant pas ce que ce pouvait être. « Oncle, vous ne prétendez pas, au moins, que je vous bois votre vin, puisque vous ne lâchez pas le pot », disais-je.

Mais tant de fois il tourna et palpa le pot, qu'il découvrit la fontaine et s'aperçut de la tricherie ; cependant il dissimula comme s'il n'avait rien senti. Le lendemain, tandis que le pot distillait dans ma bouche, et que, loin de penser qu'un malheur m'attendait ni que le méchant aveugle m'avait découvert, je m'étais, comme de coutume, assis, le visage tourné vers le ciel, les yeux à demi clos, pour mieux savourer l'exquise liqueur, le misérable aveugle sentit le moment venu de prendre de moi vengeance ; et levant des deux mains cette douce et trop amère cruche, l'abattit de toute sa force sur ma bouche, de manière que le pauvre Lazare, qui de rien de semblable ne se doutait, mais comme d'autres fois était sans souci et joyeux, crut vraiment que le ciel avec tout ce qu'il renferme, s'effondrait sur lui. La tape fut telle qu'elle m'étourdit et me fit perdre connaissance, et la meurtrissure si forte que des morceaux de la cruche, m'entrant dans la figure, la rompirent en plusieurs endroits, et me brisèrent les dents qui depuis lors me manquent.

Dès cette heure, je voulus du mal au méchant aveugle, et quoiqu'il me cajolât, régâlât et soignât, je vis bien qu'il s'était réjoui du cruel châtement. Il me lava avec du vin les déchirures qu'il m'avait faites avec les morceaux du pot, et en souriant me dit : « Que t'en semble, Lazare ? ce qui t'a navré te guérit et te donne santé. » Et autres gentilleses, qui, à mon goût, n'en étaient pas.

L'enfant dans les arts

Oeuvre 1 – Bartolomeo Murillo, *Enfants jouant aux dés*, 1675, huile sur toile, 145 x 108 cm, Munich, Alte Pinakothek



Oeuvre 2 – Diego Velasquez (1599-1660), *Portrait équestre du Prince Balthazar Carlos*, 1635, huile sur toile, 209 x 173 cm, Madrid, Musée du Prado



Oeuvre 3 - Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, 1831, huile sur toile, 260 x 325 cm, Paris, Musée du Louvre



Oeuvre 4 – Marie Bashkirtsheff (1860-1884), *Un Meeting*, 1884, Huile sur toile, 193 x 177 cm, Paris, Musée d'Orsay



Oeuvre 5 – *Powerless Structures, Fig 101*, de Elmgreen & Dragset, sculpture, bronze et peinture dorée, hauteur 4 m, Londres, Trafalgar Square, 2011-2012 (exposée pendant un an et demi puis déplacée dans des galeries et expositions)



Texte 1 – Incipit, p 15-19

C'EST l'éveil.

Comme quand on appuie sur l'interrupteur et que la pièce se remplit de lumière.

Dès que je sors du sommeil je suis allumé alerte électroifié, tête et corps en parfait état de marche, j'ai six ans et je suis un génie, première pensée du matin.

5 Mon cerveau remplit le monde et le monde remplit mon cerveau,
j'en contrôle et possède chaque parcelle.

Dimanche des Rameaux très tôt AGM chez nous en visite

Maman et papa encore endormis un dimanche ensoleillé soleil soleil soleil Roi soleil

Sol Solly Solomon

10 Je suis un flot de lumière instantané invisible et tout-puissant qui se répand sans effort
dans les recoins les plus sombres de l'univers

capable à six ans de tout voir tout illuminer tout comprendre

15 En un éclair je suis débarbouillé et habillé, mon lit est fait. Mes chaussettes et mon slip d'hier sont dans le panier à linge sale, plus tard dans la semaine ils seront lavés, séchés, repassés et pliés par ma mère, puis rangés prêts à resservir dans le premier tiroir de ma commode. Ça s'appelle un cycle. Tous les cycles doivent être contrôlés et supervisés, comme par exemple celui de la nourriture. La nourriture circule à travers notre corps et devient nous alors il faut faire très attention à ce qu'on laisse entrer en nous et ce qui doit rester au-dehors. Je suis exceptionnel. Je ne peux pas permettre à n'importe quoi de pénétrer dans mon corps : mon caca en sortant doit avoir la bonne couleur et la bonne consistance, ça fait partie de la circulation.

20 En fait je n'ai jamais faim et maman est très compréhensive à ce sujet, elle me donne seulement les nourritures qui me plaisent et qui circulent facilement, yaourt et fromage et pâtes, beurre d'arachide et pain et céréales, elle n'insiste pas sur tout l'aspect légumes/viande/ poisson/œufs de la nourriture, elle dit que j'y viendrai quand j'en aurai envie. Elle me fait des sandwiches à la mayonnaise avec du pain de mie en enlevant la croûte mais, même là, j'en mange la moitié ou le quart et ça me suffit. Je grignote de minuscules parcelles de mie de pain en les mouillant avec la salive dans ma bouche, ensuite je les pousse avec ma langue entre les lèvres et les gencives où elles se dissolvent tout doucement parce qu'en fait je n'ai pas envie de les avaler. *L'important c'est de garder l'esprit affûté.*

30 Papa voudrait que je mange comme un petit garçon américain normal. Il se demande ce qui va se passer à la cantine quand je commencerai l'école à l'automne prochain mais maman dit qu'elle viendra me chercher tous les jours et me fera à déjeuner à la maison, sinon à quoi ça sert d'avoir une mère femme au foyer ?

35 Dieu m'a donné ce corps et cet esprit et je dois en prendre le meilleur soin possible pour en tirer le meilleur bénéfice. Je sais qu'Il a de grands desseins pour moi, sinon Il ne m'aurait pas fait naître dans l'Etat le plus riche du pays le plus riche du monde, doté du système d'armement le plus performant, capable d'anéantir l'espèce humaine en un clin d'œil. Heureusement que Dieu et le président Bush sont de bons amis. Je pense au paradis comme à un grand Etat du Texas dans le ciel, avec Dieu qui se balade sur son ranch en Stetson et en bottes de cow-boy, vérifiant que tout est sous contrôle, canardant une planète de temps à autre pour s'amuser.

40 Quand on a tiré sur Saddam Hussein de son trou à rat l'autre jour, il avait les cheveux tout crasseux et emmêlés, les yeux chassieux¹ injectés de sang, la barbe ébouriffée et les joues creuses. Papa s'est mis à pousser des cris de joie devant la télé : « Voilà ce que j'appelle une *défaite* ! On les aura tous, ces sales terroristes arabes jusqu'au dernier ! - Randall, a dit maman, qui posait justement devant lui un plateau avec un verre de bière glacée et un bol de cacahuètes, il faut faire attention à ce qu'on dit. On ne voudrait pas laisser croire à Solly que tous les Arabes sont des terroristes, n'est-ce pas ? Je suis sûre qu'il y a des Arabes très gentils, ici même en Californie ? il se trouve juste que je ne les connais pas personnellement. » Elle a dit ça comme si elle plaisantait mais en même temps elle disait la vérité. Papa a bu une lampée² de bière. « Ouais, Tessie, je m'excuse, t'as sûrement raison », il a dit en rotant assez fort, ce que maman a décidé de prendre comme une blague, alors elle a ri.

1. Yeux remplis d'humeur gluante. 2. Grande gorgée.

Texte 2 – Explicit, p 481-483

Janek me fournit généreusement le silence dont j'ai besoin.

Ensuite il dit : "Poznan, Toronto." Quand je l'entends prononcer les noms de nos villes futures, une lourdeur vient sur moi et me comprime et m'écrase jusqu'à ce que je me mélange avec le ciment froid sur lequel nous sommes assis et il me semble que plus jamais je ne pourrai me remettre debout.

5 "C'est impossible", je dis dans un murmure.

Se tournant vers moi sur les marches, Janek écarte les cheveux de mon visage et m'effleure doucement les traits avec les doigts comme s'il était aveugle.

10 "Ecoute bien, mademoiselle Kriswaty, il dit enfin. Ils peuvent nous envoyer moi à Poznań et toi à Toronto, ils peuvent changer notre nom, nous donner des papiers faux et des parents faux et une nationalité fausse, mais il y a une chose qu'ils ne peuvent pas faire, c'est *nous séparer*. D'accord ? Toujours, toujours nous serons ensemble et ils ne peuvent rien faire. Nous savons qui nous sommes vraiment et là, *tout de suite, on va choisir les noms pour être nos vrais noms*, commençant aujourd'hui. Tu es prête, petite sœur ?"

Je hoche faiblement la tête. "Bon", il dit.

15 S'emparant de mon bras gauche, il remonte la manche de mon chandail et embrasse mon grain de beauté. Il a les lèvres glacées et son corps tremble violemment.

"Je suis avec toi. .. *ici*, il dit. Mon vrai nom est Luth parce que mon père il fait des luths à Szczecin. Mon nom c'est le mot pour cet instrument dans toutes les langues. Si tu te touches ici, ou même si tu y penses, je suis là, je vibre en toi comme les cordes d'un luth, je joue avec toi quand tu chantes. Luth, Luth, Luth. Dis.

- Luth, je dis. Luth, Luth.

20 - Toi maintenant. Choisis ton nom."

Le nom me fond dessus comme un oiseau du ciel, et je le dis tout bas :

"Erra.

- Erra, il répète. Erra. Oui, parfait.

J'amène Erra avec moi à Poznań et tu amènes Luth avec toi à Toronto. Erra et Luth. C'est beau ?

25 - Luth et Erra.

- Et plus tard ... je viens te trouver. Quand on est grandi. Le plus vite possible, je te retrouve par ton chant.

- Et on restera ensemble pour toute la vie.

- Oui. On doit le jurer."

30 Posant deux doigts sur mon grain de beauté, il dit : "Moi, Luth, je jure que j'aime Erra et je la retrouve plus tard et je reste avec elle pour toute la vie. Toi maintenant.

- Moi, Erra, je jure d'aimer Luth et de le retrouver plus tard et de rester avec lui toute la vie."

C'est très grave et solennel et le lendemain Janek disparaît, plongeant tout le centre dans le chaos, et une semaine plus tard, debout sur le pont d'un paquebot, je regarde à l'infini rouler la houle grise de l'Atlantique.

Je traîne les pieds en montant l'escalier, je déteste m'habiller mais on ne peut pas aller à l'école en chemise de nuit. Je sens toujours comme je suis mauvaise quand je m'habille, surtout en hiver parce qu'il y a tant de couches de vêtements à mettre, la mauveté est cachée tout au fond de moi mais il y en a un signe extérieur à savoir un horrible grain de beauté marron de la taille d'une pièce de cinq sous sur ma fesse gauche. Presque tout le monde ignore l'existence mais moi je ne peux jamais l'oublier, c'est une tare et puisque c'est à gauche je n'ai pas le droit de dormir sur le côté gauche ni de tenir un verre de lait de la main gauche ni de marcher sur une fente du trottoir avec le pied gauche, et si je le fais par mégarde je dois demander pardon à voix basse très vite cinq fois de suite, sans quoi... Maman a un grain de beauté au creux de son bras gauche et elle n'en a pas honte parce que ce n'est pas un endroit honteux mais pour moi, le fait de l'avoir sur ma fesse est comme une *preuve* de ma souillure, on dirait que je me suis mal essuyée en allant aux toilettes et que j'y ai laissé un bout de caca par erreur, c'est la marque de l'Ennemi qui a présidé à ma naissance, comme s'il avait trempé son pouce dans le caca avant de l'appuyer sur ma fesse en disant de sa voix funeste : *Celle-ci est à moi et je ne la laisserai jamais s'échapper, elle sera toujours sale et différente*. C'est peut-être pour ça que mon père est parti : dès qu'il m'a vue il s'est dit "Berk, c'est écœurant, ce n'est pas ma fille à moi, ça" et, tournant les talons, il est sorti à jamais de la vie de ma mère. Je n'ai aucun souvenir de lui, je sais seulement qu'il s'appelait Mortimer et que son surnom était Mort, qu'il avait une barbe noire et une guitare, et que grand-maman et grand-papa l'ont toujours désapprouvé. Maman n'avait que dix-sept ans quand elle a commencé à fréquenter Mort et sa bande de beatniks qui étaient beaucoup plus vieux qu'elle, dans la vingtaine, et passaient leur temps à jouer de la musique et à boire du vin et à fumer du kerouac, elle a laissé tomber le lycée à cause de Mort et je crois qu'ils ont pris de la morphine ensemble dans une fête et ma mère est tombée enceinte sans le faire exprès. Grand-maman m'a dit un jour qu'ils étaient *très* contrariés quand ils l'ont su parce que Mort était incapable d'entretenir une famille, il était irresponsable et n'arrivait même pas à s'entretenir lui-même, ce qui était une tragédie. "Tu veux dire que je ne devrais pas être là ? je lui ai demandé. Tu veux dire qu'ils ne voulaient pas de moi ?" mais toutes mes questions à ce sujet se sont heurtées à un mur.

Un temps, maman a eu un autre petit ami du nom de Jack qui était un instituteur sans barbe, je lui serai toujours reconnaissante parce qu'il m'a appris à lire quand je n'avais que cinq ans, même avant de commencer l'école, mais ensuite maman et lui se sont disputés. Jack voulait que maman arrête de chanter en public et à la fin elle a fait acte d'autorité (comme elle me l'a expliqué plus tard) en disant "Jack, il y a certaines choses dont je peux me passer. Le chant n'en fait pas partie. Toi, si." Et le tour était joué.

Il faut mettre le porte-jarretelles sous la petite culotte parce que si on le met par-dessus on ne peut plus baisser sa petite culotte pour faire pipi, c'est logique, alors la première chose à mettre c'est le porte-jarretelles qui a de minuscules agrafes qu'on doit attacher devant et ensuite on fait tourner le tout pour qu'elles soient derrière, les jarretelles pendouillent alors on met les bas en laine avant la petite culotte aussi, sans quoi les jarretelles se prendraient dans la culotte. Malheureusement je mets le deuxième bas à l'envers et dois tout recommencer, quand je me tiens sur le pied gauche pour glisser le pied droit dans le bas je perds l'équilibre et dois m'asseoir sur le lit mais ensuite le pied se coince au milieu parce que le bas est tordu et maintenant je suis tout énervée et en sueur parce que l'horloge fait tic-tac sur la cheminée et l'Ennemi me souffle dans la nuque en tapant du pied et en disant *Tu es en retard, dépêche-toi, tu es en retard*. Je ne peux jamais faire ce qu'il faut parce que si je le faisais, si j'étais *vraiment* une petite fille sage au lieu de seulement faire semblant, j'habiterais avec ma mère et mon père comme tout le monde.

Ma petite culotte recouvre enfin le grain de beauté mais je ne peux jamais oublier qu'il est là.